

LE QUAI D'ORSAY SORT DE L'OMBRE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - HISTOIRE, ESSAIS
13/12/2001

La diplomatie française est « mise en pages » ces temps-ci par deux livres dont l'un, signé Sophie de Sivry, est magnifiquement iconographié. Cette diplomatie nationale ferait-elle fonction de « poil à gratter » à l'encontre des politiques étrangères de nos grands alliés, américains aujourd'hui, européens hier, chrétiens avant-hier ? On serait tenté de le croire à lire le texte que Gilles Veinstein, éminent turcologue, a consacré, chez Sivry, aux alliances turques, et bientôt luthériennes de François Ier, détestées bien entendu par le Saint-Siège. Un splendide grimoire, en caractères ottomans, vient illustrer en guise de commentaire cet acte de naissance de l'autonomie diplomatique française, débrayée dorénavant de l'idéal catholique.

Émergence d'un machiavélisme royal, entre Seine et Loire... Apparition d'un « centrisme » aussi, interconfessionnel et internobiliaire : songeons à la tapisserie « d'après Antoine Caron » qui nous parle, quelques pages après les Turcs, de l'élection du Valois, futur Henri III, comme roi de Pologne : il a dû promettre de respecter dans ce lointain pays les libertés de l'aristocratie, assaisonnées d'un pluralisme religieux, réunissant les « papistes », les juifs, et les protestants. S'agirait-il d'une politique du juste milieu conciliateur ? Le susdit monarque Valois tâchera d'appliquer la recette en question, quelques années après, dans ce qui va devenir son royaume de France. De là, on saute à Rubens, dépeignant les noces de Marie de Médicis et d'un Henri IV au profil de bouledogue : les amours rhodaniennes de ce Monsieur, à la veille du mariage, s'étaient partagées entre la Médicis et Henriette d'Enragues. Une dizaine de mois plus tard, les deux dames accoucheront presque simultanément. Ne pas oublier par ailleurs que Marie, tautologiquement, est une Médicis, une Florentine, et donc d'esprit ouvert ; elle poursuivra vis-à-vis des huguenots, après 1610, la politique de tolérance chère à feu son époux. On n'en dira pas autant de son fils, Louis XIII, qui maniait volontiers l'arquebuse à l'encontre des « hérétiques »...

Pierre-Jean Rémy à son tour, dans un ouvrage parallèle à celui de Sivry, s'est intéressé au même personnage, Louis XIII, en tant qu'il fit exécuter l'homme d'État italien Concini, favori de sa mère, au terme d'un complot parfaitement secret. Occasion pour nous de souligner, à ce propos, les capacités de silence typiques de ce souverain, en particulier, comme des Bourbons en général : Louis XIV et Louis XV, eux aussi manigancèrent, dans un silence propice, la disgrâce de leurs ministres respectifs, Fouquet et « Monsieur le Duc ». Quant à Juan Carlos, bourbonique à son tour, il gardera, jusqu'à la mort de Franco, un silence total de manière à ne pas démasquer ses projets libéraux et démocratiques.

Deux mots sur Richelieu et les huguenots : Madame Hildesheimer, chez Sivry, a consacré diverses notices érudites à ce Cardinal-ministre dont Kissinger avait déjà célébré voici peu les souples tactiques. Briser le parti protestant, telle est la signification fondamentale du siège de La Rochelle (1628), puis de Privas (Ardèche), épisodes que Waresquiel, en compagnie de Sophie de Sivry, a largement décrit. Mais il fallait aussi raison garder, ne pas pousser à bout les malheureux calvinistes... pour mieux rallier à la France les princes protestants d'Allemagne, associés nécessaires contre les Habsbourg « papistes ».

Avec Louis XIV, dont Waresquiel déploie sous toutes les couleurs l'environnement socio-politique, la scène pivote et les champs magnétiques s'inversent : il est inutile d'insister à ce propos sur l'antiprotestantisme radical du Roi-Soleil. Pierre-Jean Rémy cependant rappelle avec raison, dossiers en main, qu'en Prusse et à Genève le sort des catholiques ne se révélait guère plus enviable que ne l'était la destinée des « religionnaires » dans le royaume louis-quatorzien. Lors des années 1680, « franco-révocatrices » par excellence, le Grand Roi au culmen de sa gloire, parfois frelatée, est en possession des territoires du Luxembourg, joliment cartographiés chez Sivry, grâce aux archives de Monique Pelletier. Conquête militaire passagère, en attendant la résurrection, plus tardive, du grand-duché. Apogée fugitif des années 1680, au gré et au goût du gouvernement de Versailles ; mais c'est aussi, juste retour des choses, le temps de vie active d'un certain Vauban, auteur de l'architecture étoilée des « fortifs », et promoteur de la dîme royale, annonciatrice d'un égalitarisme (du fisc) dont « quatre-vingt-neuf » fera ses choux gras.

L'époque contemporaine en ces deux livres est également servie « dans les grandes largeurs », et plus encore, grâce au talent d'illustration et d'animation de l'équipe Sivry-Waresquiel. L'excellent Napoléon III dont le bilan d'incitation manufacturière, ferroviaire, etc., fut de premier ordre, s'est révélé mal inspiré, sur le tard, quant à sa diplomatie justement. Bismarck, politicien génial, ne fit qu'une bouchée de l'ultime empereur de la France. La dépêche d'Ems reproduite par Sivry, se lisait grosso modo de la façon suivante : « Sa Majesté prussienne a fait dire à l'ambassadeur de France par l'aide de camp de service (sic) qu'Elle n'avait rien à lui dire. » Un tel texte serait reçu de nos jours, par le Quai d'Orsay, comme un simple coup de pied au derrière, qu'on accueille avec quelques sourires, fussent-ils contraints et forcés. En 1870, cette petite phrase, bourrée d'insolence, fit sur le taureau gaulois l'effet du drapeau rouge. On déclara la guerre aux Prussiens qui, pressés d'en découdre, ne demandaient que ça. Coût de l'opération : 500 000 morts au total, de part et d'autre ; et surtout deux guerres mondiales à cinquante et soixante-dix ans de distance, comme suite « logique » du premier affrontement franco-prussien.

Les ouvrages, Sivry, et Remy, se concluent sur un texte de « l'infortuné » Paul Morand, écrivain-diplomate. Le 20 juillet 1940, il eut l'étrange idée de rédiger une note fort antigauilliste à l'intention du Quai, c'était un mois environ après l'illustre appel du 18 juin. Lors de l'été de la défaite, ce « court traité » passa comme une lettre à la poste. Relu deux générations plus tard, un tel « mordançage » fait l'effet du boomerang. Ce qui n'empêche pas que les derniers volumes du Journal de Morand octogénaire, récemment parus, se dévorent avec grand plaisir. Ils sont nettement plus réussis que le volume final des Mémoires de De Gaulle, tome des plus médiocres d'une série de Souvenirs gaullois, par ailleurs essentiels. Serait-ce, inattendue, la revanche de la littérature, même fourvoyée (celle de Morand) sur la grande histoire, dirigée micro en main par le Général ?

Mémoires du monde Cinq siècles d'histoires inédites et secrètes au quai d'Orsay Sous la direction de Sophie de Sivry et Emmanuel de Waresquiel Ed. Sophie de Sivry/L'Iconoclaste, 498,50 F (76 euros) jusqu'au 31 décembre 2001 ; ensuite 590 F (89,95 euros). Trésors et secrets du Quai d'Orsay Une histoire inédite de la diplomatie française de Pierre-Jean Rémy Lattès, 175 F (26,68 euros).



Henri IV reçoit le portrait de Marie de Médicis, peint par Rubens, un trésor de diplomatie.
(Photo Éditions Sophie de Sivry/L'Iconoclaste.)
